

Pendant la Shoah, j'ai été une enfant cachée, dans un tout petit village de Normandie. Comme j'avais atteint l'âge de six ans, j'avais déjà passé de nombreux mois, à Paris, à porter l'étoile jaune et à survivre. Mais, quand, dans la tourmente des rafles qui s'aggravait, ma grand-mère maternelle, qui habitait avec nous, fut arrêtée en pleine nuit, mes parents effondrés prirent la décision de cacher les enfants, c'est à dire moi avec mon petit frère d'un an et demi.

Chez Maman et Papa Boutté

Maman avait trouvé, par l'OSE où elle travaillait alors, une cache rêvée. Maman Boutté, c'est ainsi qu'on appelait la nourrice qui nous accueillit, était une nourrice diplômée qui recevait depuis vingt ans des enfants " bâtards " qu'on voulait cacher aussi pour d'autres raisons que nous et qu'elle élevait de tout son cœur. Personne ne pouvait s'étonner dans le village. Il fallait seulement se taire, ne pas dire qu'on était juifs et attendre qu'on revienne nous chercher. C'est ce que maman m'avait expliqué quand nous nous étions séparés. J'avais promis de me taire. Se taire et attendre devint alors ma grande mission que j'accomplis pendant les longues années où je fus cachée.

Les enfants de gauche à droite Jean-Marie, bébé non juif en nourrice, mon petit frère Maurice et moi-même Mireille Dorès, Marcel, probablement juif. Derrière de gauche à droite: Maman Boutté et maman qui, ce jour-là, faisait fonction d'accompagnatrice de l'OSE.



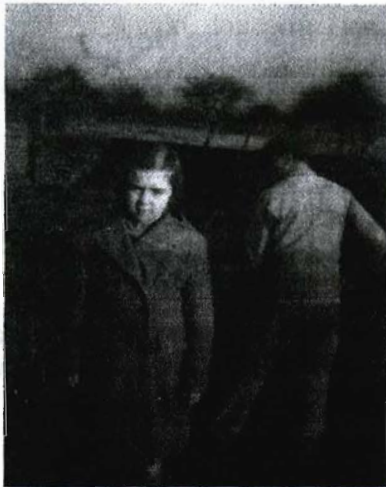
C'était une situation idéale et qui semblait facile à vivre mais évidemment intérieurement j'étais abandonnée à moi-même. Personne ne s'en inquiétait et je m'en accommodais. Tout le monde avait bien assez à faire avec les soucis de la guerre. Je ne vivais pas vraiment, j'attendais. Ma

vie était une attente ponctuée de petits incidents qui heureusement restaient insignifiants et inaperçus mais qui me marquaient à l'extrême. Me reviennent en mémoire des épisodes de cette vie d'enfant cachée où parfois, à tort ou à raison, je me sentis faillir à mon devoir de se taire mais où comme par miracle cela n'entraîna aucune conséquence. Je vais en raconter un ici. Nous habitons au bout de l'unique rue du village dans une petite maison, assez écartée, sans eau ni électricité mais avec, derrière, un terrain pour les poules, quelques lapins et l'étable de l'unique vache et, devant, à droite un petit jardin où Papa Boutté cultivait des légumes et à gauche une cour où se trouvait un puits entouré d'une margelle.

Un jour un soldat allemand s'arrête devant la grille fermée du jardin avec un seau à la main et cherche à entrer. C'était inhabituel. Nous ne voyions pas souvent d'Allemands près de chez nous. Ils étaient tous installés à l'autre bout du village dans une grande maison réquisitionnée qu'on appelait le château. Ils ne sortaient probablement que sur l'unique place près de l'église et de la mairie et n'arrivaient pas jusqu'à nous.

Papa Boutté occupé à ses légumes ne bouge pas d'abord. L'Allemand insiste et se met à parler. Il ne parle qu'allemand. Papa Boutté, s'approchant lentement de la grille, fait signe qu'il ne comprend rien et l'invite à passer son chemin. L'Allemand, un petit jeune, maigre et pâle, semble embarrassé de ne pas se faire comprendre. Il revient sur les mêmes mots, essaie de faire

Mireille Dorès, enfant cachée, avec Papa Boutté.



des gestes, répète Wasser ! Wasser ! et le paysan répète des gestes d'impuissance. De la margelle du puits où je jouais je vois toute cette scène qui s'éternise et finalement je m'approche de Papa Boutté pour lui dire : il veut de l'eau. Ah ! de

l'eau dit Papa Boutté. L'Allemand me regarde comme on regarde un sauveur et approuve de la tête : Delo, Wasser, Delo. Papa Boutté ouvre lentement la grille et me voilà soudain saisie à retardement de réflexions diverses. Comment pouvais-je comprendre ce que Papa Boutté, lui, ne comprenait pas ? Il me vient à l'idée que c'est grâce au Yiddish que j'entendais et comprenais chez nous sans vraiment le parler... et si l'Allemand pensait à cela ?! Et puis maintenant je suis furieuse contre moi-même d'avoir aidé. Peut-être même que Papa Boutté comprenait très bien mais qu'il ne voulait pas ouvrir. De quoi m'étais-je mêlée ? Je tourne les talons et me dirige avec une lenteur calculée vers notre porte d'entrée. L'Allemand s'éloigne avec son seau d'eau en me cherchant même des yeux, me semble-t-il, peut-être pour me dire merci, c'est-à-dire "danke" tandis que je disparaissais à l'intérieur de la maison, troublée de découvrir que je ne me taisais pas aussi bien que je l'avais cru, qu'il y avait tout de même du danger et que je devais me taire encore davantage.

Bien entendu je ne dis rien à Maman Boutté qui, comme d'habitude, s'affairait devant la cheminée où pendait la crémaillère, pour nous préparer le repas. Papa Boutté ne fit aucune réflexion non plus. On ne disait jamais grand-chose et je pensais que c'était la façon de vivre des paysans, différente de celle de Paris. J'étais trop petite pour tout voir et apprécier quels braves gens étaient Maman et Papa Boutté. C'était pour moi un autre monde où j'attendais sagement qu'on vienne me chercher pour revenir à ma vraie vie. Je souffrais d'avoir toujours à feindre. J'allais à l'école à classe unique du village pour

une quinzaine d'enfants, garçons et filles, de six à quatorze ans. Nous avions tous, en toute simplicité, de bons rapports de camaraderie mais j'avais déjà goûté à un début d'amitié intime avec Marie qui avait été déportée avec toute sa famille juste avant qu'on ne m'envoie en Normandie. Nous nous disions tout et c'est comme cela que je concevais l'amitié. Ici je me sentais traître quand je participais à toutes sortes de confidences de mes gentils camarades. Je ne pouvais pas dire : " moi aussi, je vais te dire un secret. ". Je m'occupais de mon petit frère et d'un autre bébé qui était aussi en nourrice. Je donnais parfois à manger aux poules. J'entendais le rapport des nouvelles de radio Londres que le neveu de ma nourrice écoutait en cachette. J'attendais le jour de la victoire. Je priais aussi en secret pour que tous les Juifs soient sauvés. Il était pénible de ne pas savoir ce qui se passait chez nous à Paris, surtout de ne parler ouvertement à personne mais je prenais mon mal en patience, toujours avec l'espoir, presque la certitude, que tout cela allait bientôt finir. Le temps passait. En vérité, pour nous, les enfants, la maison de ces paysans était un havre de paix où nous recevions le maximum de sécurité et de bien-être possible dans ces circonstances. Pendant longtemps je n'ai pas pensé que Maman et Papa Boutté seraient reçus dans les critères de la médaille des Justes parce qu'ils étaient normalement rémunérés et faisaient tout simplement leur métier de parents nourriciers. Bien entendu, ils n'auraient jamais imaginé recevoir une médaille pour ce qu'ils faisaient et pour ne pas être antisémites. Mais aujourd'hui, en comparant et en ayant connaissance de toutes les autres attitudes d'indifférence ou d'hostilité, des actes de dénonciation ou de couardise que nous avons connus pendant la guerre, nous savons bien qu'il n'était pas si facile et pas tellement courant de rester de simples braves gens qui, connaissant les risques, continuaient à refuser le mal et la folie du monde et à se conduire en conséquence. Peut-être est-ce cela justement être un juste. J'ai décidé de faire une demande pour la médaille et je regrette de ne pas avoir essayé plus tôt. Quel qu'en soit le résultat, que la mémoire de Maman et Papa Boutté soit bénie. Comme d'autres de mémoire bénie, ils ont été aussi un exemple.

Miriam Herr

à s'ennuyer ferme et à se trémousser sur sa chaise, se retourne vers moi puis vers la maîtresse qu'elle cherche à aider (je revois sa tête blonde toute bouclée et ses yeux rieurs). Elle transmet :

- Elle a dit : "c'est Michel".

- Ah! C'est Michel, répète la maîtresse rassérénée.

Et je la vois calligraphier sur sa feuille : Michel, un nom bien français. Puis elle passe à l'élève suivant. Je m'assois sidérée et furieuse, vaincue et délivrée. Ma folie est passée. Je ne protesterai pas, je me tairai. Je viens d'assister à un miracle.

Tout est calme dans la classe. Les élèves continuent à égrener des noms. Je regarde la maîtresse. Est-ce qu'elle a compris que je suis juive ? Mais elle ne dit rien et continue à écrire. Elle est gentille, peut-être qu'elle est de notre côté. Je ne peux pas le lui demander. Et le petit ange blond, ma copine, je ne peux même pas lui dire merci. Maintenant mon cœur se met à battre. Je pense à Maman Boutté et à mon petit frère resté avec elle.

Qu'est-ce que j'ai fait ? En un éclair d'imagination, je vois des policiers débarquer, armés, dans notre chaumière, là-bas, au bout du village, comme ils l'ont fait quand ils ont pris ma grand-mère. Qu'est-ce qui aurait pu arriver ? Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait !

Plus jamais je ne ferai une chose pareille. Une autre fois... Il n'y aura pas d'autre fois. Tout est calme dans la classe. Je suis une enfant cachée, très bien cachée, dans un tout petit village, et je continuerai à me taire.

Mireille Herr